La Presse de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 14 OCTOBRE 1858.

Imprimerie et papiers peint

G. F. WEISSE & Co.

MM. F. WEISSE, 1. DUTHOUL, D. DUVERNEUIL, S. BARBY.

Rue de Chartres No. 85, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 14 OCTOBRE 1858.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par E. Roger & Co., au No 28, Vieille Levée: bottes, souliers et brodequins. A cent: marchandises sèches.

Par D. E. Morphy —Sardines.

Par J. A. Beard & Co., encouragez Camp et St Joseph, beaux meubles en acajou et plaqué.

Par Delarue, constable: Une réclamation à la Quatrième Cour de District, de $12,153.

Les crimes et la presse.

Un des confrères de la presse des Etats-Unis faisait remarquer dernièrement, avec beaucoup de sens, que: si l'on prenait à la lettre, la nomenclature des crimes que les journaux enregistrent, quotidiennement, l'Amérique pourrait être considérée comme la terre classique de tous les vices les plus horribles.

Nous partageons cette opinion de notre confrère; et nous ajouterons à son observation, que si l'accusation qui en paraît résulter contre les Etats-Unis se bornait à ce pays, il y aurait demi mal. Mais en Europe on consigne ces relations plus ou moins exagérées avec un soin tout particulier; et nous avons entendu, plus d'une fois, en France notamment, des personnes sensées se prévaloir de cette pour déclarer la société américaine la plus corrompue de toutes les sociétés, la plus barbare, la plus ingénieuse dans la perpétration des crimes les plus odieux."

C'est le cas de rappeler cette parole qui revient en voit la paille dans l'oeil de son voisin et que l'on n'aperçoit pas la poutre qui nous crève la nôtre. Nous croyons à une égale somme de vertus et de vices répandue sur la terre, et répartie entre tous les peuples. En France, comme en Angleterre, comme en Allemagne, comme en Amérique, dans tous les pays civilisés, en un mot, vous rencontrez de bons et de pervers instincts que l'éducation ne parvient pas toujours à corriger, bien que celle-ci soit l'antidote le plus efficace contre la démoralisation des masses, et le moyen le plus sûr de polir les moeurs, au moins à la surface. La preuve de ceci est dans la diminution considérable des crimes, ici, depuis 30 ans, bien que la population se soit accrue dans des proportions immenses. Ce résultat, à quoi faut-il l'attribuer? A l'éducation qui est, on le peut dire, générale aux Etats-Unis. Dans les pays où elle est plus limite ne populariser, mais où elle s'introduit, cependant, peu à peu, dans certaines classes, on constate également, statistiques en mains, une diminution dans les crimes. Nous ne nous faisons, certes pas, d'illusion sur la perfection humaine, et nous avons fort dans la perfectibilité des hommes. Nous ne tous imaginons, nullement, qu'un jour peut venir où la société sera exempte de vices; mais nous aimons à espérer que plus les lumières, l'enseignement, la religion pénétreront dans les masses, plus grand sera le nombre de ceux qui pourront distinguer le bien du mal, et apprécieront l'avoir horreur de celui-ci et s'abstenir vers l'autre.

Notre confrère attribue cette accumulation de crimes, dans la presse américaine, à l'extrême multitude des journaux, à l'empressement que met chacun de nous à les enregistrer, avec plus ou moins de commentaires et d'appréciations, qui s'en vont grossissant de village en village, de ville en ville, d'Etat en Etat. Il bien qu'aux points extrêmes du lieu où a été commis un crime, les faits sont tellement dénaturés, exagérés, compliqués d'incidents dus à la fantaisie des éditeurs, qu'on croirait lire et qu'on lit, en effet, souvent, un nouveau crime qui se renouvelle de lieu tout des autres jusqu'au pourtour de l'Union!

Il y a du vrai dans l'observation de notre confrère; mais il oublie de signaler la cause de l'intérêt qu'attachent les journaux à consigner dans leurs colonnes, sans en omettre aucun s'il est possible, tant d'assassinats, d'actes de brigandage, de vols, d'accidents, &c. &c. Il faut en accuser le public d'ici comme celui de tous les pays. Il y a toute une classe de lecteurs, parmi lesquels nous comptérons surtout les femmes, qui ne recherchent que cette sorte d'émotions; qui préfèrent les incidents d'un drame vrai, à toutes les productions imaginaires du roman, ou aux questions palpitantes de la politique, des intérêts généraux du pays &c. Cette faiblesse existe en Europe aussi bien qu'en Amérique. Nous nous rappelons cette réprimande que nous fit un jour une jeune dame du meilleur monde de Paris, qui se plaignait amèrement que le journal dont nous étions le rédacteur, manquât d'intérêt depuis quelque temps, parce que durant toute une semaine, pas le plus petit meurtre n'y avait figuré. "—Si! m'y en a pas!" —"Inventez en!" nous répondit-elle.

Ce goût pour la lecture des crimes est si général, qu'aucun journal, que deux journaux en France, la *Gazette des Tribunaux* et le *Droit*, ont pour mission, TOUS LES MATINS, d'enregistrer non seulement les jugements civils et de publier les arrêts de jurisprudence, mais de servir au public un ragoût composé des délits, des crimes, des actes de brigandage, et déshonorant la société française. Ce sont comme deux égouts qui viennent aboutir, avec un caractère officiel, tous les ruisseaux de sang, d'immoralité, de honte qui coulent en France.

Que prouvent l'existence et la grande fortune de ces deux journaux? Deux choses d'abord: l'ardeur du public à se repaître de ces récits; puis ensuite que les crimes abondent en France comme en tous pays. Et c'était notre argument quand on accusait devant nous l'Amérique d'être la terre féconde des crimes, de répondre "lisez la *Gazette des Tribunaux* et le *Droit*, et vous verrez si la France est plus favorisée que l'Amérique, sous ce rapport!"

Certes ce pays n'est pas un pays uniquement peuplé d'honnêtes gens; il faut s'attendre à rencontrer dans cette population composée de tant d'éléments divers, un nombre plus ou moins de toutes les sortes, déraisonnant le sens du mot liberté individuelle, affranchie de toute surveillance de l'autorité, il faut s'attendre, disons-nous, à y rencontrer l'assassinat, le vol, le guet-à-pens, toutes les exécrations, tous les épanchements possibles du vice et de la corruption! Mais quelle solidité est à l'abri de ces infirmités morales?

Dans un récent rapport du Ministre de la Justice en France, rendant compte des opérations des tribunaux pendant une année, (1856) nous trouvons, en matière correctionnelle seulement, 126,694 délits qui se divisent ainsi: 36,848 affaires de vol simples; 10,665 affaires de coups et blessures volontaires; 10,789 causes de tromperie sur la quantité ou la qualité des choses vendues, détention de faux poids et de fausses balances; 310 affaires de délits politiques de toute espèce et contraventions électorales; 1,521 affaires d'ouverture illicite de cabarets et cafés. Sur ce nombre de délits, 45,348 sont des récidives.

Veut-on avoir une idée des crimes mêmes? Nous ouvrons le dernier rôle que nous avons sous les yeux des affaires soumises à la SEULE cour d'assises de Paris: et nous y trouvons: 3 effractions et escalades; 4 vols; 3 assassinats; 1 empoisonnement de deux enfants par leur mère; 2 infanticides dont l'une avoue qu'elle est devenue enceinte 6 fois en 11 mois, et que les 6 fois elle a commis le même crime, etc.—Et remarquez qu'il ne s'agit que des crimes commis dans le ressort de la cour d'assises de Paris, et que le rôle en question n'est relatif qu'aux affaires d'une quinzaine; c'est à dire que tous les QUINZE JOURS, un nouveau rôle est publié! Or, il existe, en France, si nous ne nous trompons, 32 cours d'assises, ne jugeant que des affaires criminelles, et 361 tribunaux correctionnels!

Est-ce la France que nous accusons ainsi? Dieu nous en garde! Nous tâchons à établir l'équilibre entre la part de vices, de honte, d'immoralité dont chaque pays en son lot fatal et dont il porte le lourd poids. Nous avons prétendu à montrer que les crimes dont on accuse l'Amérique d'être le foyer privilégié, se répartissent, à dose égale, chez tous les peuples; que l'on en constate ici l'existence parce qu'ils s'accomplissent sous yeux; mais que nul pays n'est exempt de boue sette lie que les bandits et les gredins de la société versent au fond de la coupe humaine!

Les nouvelles vies de FRANCE.—Les très vives de la période sont déjà complètement tuées de la partie basse des vignobles du Jura, dit la *Démocratie*, aux environs de Lons-le-Saulnier.

La Reine de Bravas annonce que du 25 Septembre de la température actuelle. Les récoltes sont magnifiques, pour les bonnes.

A Vouziers, on tout de vie normale.

Dans le Loiret, les chaleurs ont arrêté la maturité. La qualité sera supérieure.

A 27 environs de Bordeaux, la température de cette dernière journée a été favorable à la maturation des vendanges. La récolte sera en fait dans d'excellentes conditions.

Dans le Roussillon et dans le Languedoc, les raisins commencent à se colorer.

Dépêches Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE.

(*Ligne du Sud.*)

DERNIERES NOUVELLES DU MEXIQUE.

Charleston, 13 octobre.—Le steamship *Isabel* est arrivé ici la nuit dernière, ayant laissé la Havane le 10 du courant. Le sucre avait baissé; les mélasses et le fret lourds.

INCENDIE NOUVELLE DU MEXIQUE.—Le steamer anglais *Solent* était arrivé à la Havane le 10 octobre, venant de la Vera Cruz avec des nouvelles du Mexique d'un grand intérêt. Le général Miramon était, enfin, sorti de son inactivité, et une bataille importante avait eu lieu entre lui et les troupes de Vera Cruz.

Miramon avait été battu dans ce combat, et de désespoir il s'était suicidé.

MOUVEMENT A TAMPICO.—Une grande surexcitation existait à Tampico, le gouverneur Garraz ayant tenté de lever une contribution de $100,000 sur la communauté. Il avait emprisonné un grand nombre de citoyens espagnols et américains, sans nourriture et sans eau, qui avaient refusé de subir cet ordre; mais le 8 ils ont ensuite relaxés, sur la promesse de ceux-ci qu'ils se soumettraient à la contribution. On certain nombre d'entre aux ont pris la fuite.

Le consul espagnol s'est réfugié à bord d'un bâtiment de guerre espagnol, et finalement s'est rendu avec sa famille à la Havane, sur le *Soleil*.

D'importantes dépêches sont en route pour Washington, expédiées par le consul espagnol et par le ministre.

(*Ligne Nationale.*)

ELECTIONS.

PENNSYLVANIE.—Louisville, 13 octobre.—Les dépouillements donnent un général un grand avantage aux Républicains.

OHIO.—Dans l'Ohio, PENDLETON (démocrate) a été élu par le 1er district au Congrès. GARFIELD (opposition) a été élu par le 2e second district congressionnel.

Les retours de l'Etat sont encore incomplets.

VALLANDINGHAM (dém.) a été élu dans le 3me district, l'ancien district Campbell.

IOWA—Leffingwell (anti Lecompton) est élu au Congrès par une majorité de 600 voix.

FLORIDE—Geo. S. HAWKINS (dém.) a été élu au Congrès avec 2000 voix de majorité. La législature sera largement démocratique.

INDIANA—PORTER (rép.) a été élu au Congrès par le 6me district.

PENNSYLVANIE—Ont été élus au Congrès FLORENCE (Ind.) 1er district; MORRIS (opp.) 2me district; MILWARD (opp.) 4me district; THADDEUS STEVENS, (opp.) 3me district; FRERES (opp.) 7me district; HICKMAN (anti-Lecompton) 13me district. Foster est probablement élu dans le 2me district.

WASHINGTON, 13 octobre.—L'état de la santé du général Cass s'est amélioré. Il est probable que Kerr, le ministre du Nicaragua, ne sera pas accepté.

VICKSBURG, 13 octobre.—Le steamboat D. B. Carroll a passé, descendant, à 9 heures hier au soir, le Cap Girardeau, à 3 heures.

PENNSYLVANIE.— ELECTIONS D'ETAT.—Louisville, 13 octobre. Dans le 15e district, HALE (opp.) a été élu au Congrès; dans le 16e on a besoin de 1 Thompson (opp.) a été élu; dans le 59 WOOD a été élu contre OWEN et JONES.

INDIANA.—Dans le 2e District, ENGLISH [ad] a été élu, croit-on, à une faible majorité; HOWARD (dém.) a été élu dans le 3e District, (dém) a été élu dans le 5e; HILDERS, [rép] dans le 6e; POSTER, [rép] dans le 8e; WILSON, [rép] dans le 9e; CLEVA, [rép] dans le 10e. Le ticket d'Etat est douteux dans le 1er district; mais probablement HORCEY [anti-Lecompton] aura été élu.

KANSAS.—L'élection a eu lieu le 4. Dans le comté de Leavenworth, la moyenne de la majorité a été de 200 voix pour les républicains. Dans le comté d'Atchison, la majorité de l'opposition a été de 5; dans le comté de Jefferson, les républicains ont été battus. Le

FEUILLETON.

LES EMIGRANS

ROMAN PAR M. ELIE BERTHET.

X.

LA MAISON NATALE.—(Suite.)

On traversa un jardin rempli de fleurs dont Julia et Kretle avaient pris soin jusqu'à ce jour, et qui ne devaient plus s'épanouir pour elles; puis l'enclos où les arbres étaient chargés de fruits mûrissants que ces enfants hantires ne devaient plus voir mûrir; mais les deux sœurs ne pensaient pas à cela. L'esprit faible de la grand'mère était d'une tête mobilité que, dans le trajet de la maison au pâturage, elle pouvait oublier l'objet de cette courte excursion. Ses petites filles, pour éviter un danger, ne cessaient de lui parler chemin faisant du trésor perdu, qu'il s'agissait de retrouver. Mme Dietrich, du reste, n'avait pas besoin de ces incitations; elle marchait d'un pas ferme, la tête droite, sans user de l'appui que ses enfans lui offraient; une surexcitation nerveuse soutenait ses forces physiques, tout en révélant son intelligence depuis si longtemps assoupie.

On aimait à croire qu'elle ne doit indiqué; c'était un terrain vague, assez peu fertile, qui s'étendait derrière l'enclos; à droite et à gauche, des hautes touffes serpentaient et obtiraient aux héritages voisins; en face coulait le ruisseau qui traversait la vallée de l'Arche. De toutes parts, on ne voyait que des bouquets d'une colline, on voyait un bois où chantaient les grives et les loriots. Quelques vieux arbres étaient disséminés sur ce sol impropre à la culture, et quelques chaumières perchées le pin de gazon dont il était revêtu. Cet emplacement, quoique peu éloigné du village, présentait toutes les conditions de solitude qui avaient pu déterminer la vieille femme à y cacher son trésor.

—Bâtchéinsser bien, grand'maman, demanda Kretle; est-ce ici?

Mme Dietrich posa sa main au-dessus de ses yeux, son geste habituel quand elle voulait examiner quelque chose avec soin, et après avoir marmotté entre ses dents, elle fit par répondre d'une voix distinctée:

—C'est ici.

Les deux jeunes filles ne purent retenir un cri de joie. A la visite précédente, la grand'mère n'avait pas reconnu cette localité ou n'avait répondu que d'une manière confuse. Les pauvres petites entrevoient, comme dans un rêve, des monceaux d'or, leur bonheur rieux et souriant, toutes les joies de ce monde.

—Grand'mère, poursuivit Kretle, puisque nous avons trouvé la place, montrez-nous bien vite où vous avez enfoui votre coffret.

—Attendez, attendez, répétait Mme Dietrich en promenant autour d'elle son regard oligoctant; autrefois, je venais souvent en cet endroit, presque tous les jours; mais je n'y suis pas venue depuis longtemps, et dans l'intervalle tout a bien changé. Lors de ma dernière visite, c'était un mois d'hiver; il faisait grand froid, et quand je remportai la cassette, mes pauvres mains glacées avaient peine à la soutenir.

—Songez donc à ce que vous dites, grand'maman. Si vous avez remporté la cassette, comment voulez-vous que nous la trouvions ici?

—Oui, oui, je l'ai déterrée, répliqua Mme Dietrich sèchement; elle pouvait être découverte par quelque malheureuse; je l'ai cachée de ma famille; ils ne l'auront pas!

Ces divagations, ces contradictions apparentes de la vieille inquiétaient Kretle et Julia dans leurs incertitudes.

—S'il en est ainsi, grand'maman, il est inutile de chercher ici; le trésor nous a échappé. Le char-à-bancs nous attend, et nous allons partir. Rans doute mon père s'impatiente déjà.

Tout ce que *partir* donna une direction nouvelle aux idées de Mme Dietrich.

—Un moment, un moment donc! reprit-elle; je crois me souvenir.... N'y a-t-il pas de ce côté un vieil arbre tortu, crevassé et couvert de mousse?

—Le voici, grand'mère, s'écria Julia en désignant un cerisier sauvage qui s'élevait à quelques pas d'elles.

—Oui, oui, continua la vieille en étendant le bras dans une direction opposée, dont se trouver une roche de couleur jougeâtre, couronnée de lierre et de polypodes?

—La voici, s'écria Kretle à son tour.

Et elle courut vers une grosse pierre qui s'accordait avec la description de la grand'mère.

—Maintenant, poursuivit Mme Dietrich, ne voyez-vous pas sur cette roche une croix que j'y traçai à grand peine avec la pointe d'un couteau.

Les deux amies étudièrent minutieusement la surface de la pierre, et, malgré les lichens qui la cachaient, elles finirent par découvrir le signe annoncé.

—Eh bien! reprit la grand'mère avec assurance, creusez au pied du rocher, juste au-dessous de la croix, et vous trouverez le coffret.

—En effet, ma sœur, s'écria Kretle au comble de la joie, le sol à cette place paraît moins dur que ailleurs. Nous allons vite, Julia. Ah! grand'maman, sera-t-il possible que nous vous donnions notre bonheur!

—Prends garde, Kretle, répétait Julia en soupirant, de t'abandonner encore à de vaines espérances. Notre pauvre grand'mère nous a trompées ou plutôt s'est trompée si souvent!

—Mous allons voir.... Schmidt, mon ami, le vous en coupez! Mais, vous, de creuser à cette place, ou plutôt, donnez-moi cet outil, je saurai bien moi-même.

—Vous allez vous blesser, mademoiselle Kretle, dit Schmidt; et, d'ailleurs, j'aimerais mieux m'acquitter de cette besogne.... Mais, pourquoi vous avez intérêt, et nous trouvons la cue que vous vous êtes imposée; ce sera le long et dangereux voyage!

—Peut-être, mon cher Schmidt.

—Alors laissez-moi faire. Je ne saurais vous certainement moins le désir de trouver que moi-même.

Il attaqua le terrain avec vigueur; en quelques coups de pioche il eut pratiqué au pied du rocher une excavation assez profonde, et tout les yeux se portèrent sur lui, pour observaient avidement les progrès de son travail, tandis que Mme Dietrich demeurait qu'à la lettre immobile.

Toutefois, à mesure que l'ouvrage avancait, Kretle et Julia sentaient diminuer leur ardeur; la vieille femme aussi faiblit que l'ébranlement de la pioche; elle avait bien auparavant n'avait pu creuser seule une fosse semblable à celle que Schmidt venait d'ouvrir; quelques coups de pioche, et le Bientôt même le fer de la pioche résonna sur la roche; toute la terre végétale avait été enlevée, et il était inutile de creuser plus loin les recherches. Schmidt s'arrêta. Les deux sœurs étaient consternées.

—Ah! Julia, s'écria Kretle d'un ton de reproche, pourquoi vous êtes-vous jouée de nous? le coffret n'est pas là.

—Ma pauvre enfant, répondit la vieillard d'un air hébété, tu n'a le rocher, puis un vague souvire erra sur ses lèvres flétries.

—Ma pauvre mère, dit Julia, il faudrons que j'aie transporté ailleurs.... Le jour qu'il faisait si froid!

—Oui, oui, vous l'avez transporté ailleurs, s'écria Kretle, prompte à saisir l'idée de Voyons, grand'mère, tâchez de vous mieux souvenir; vous êtes la cause de tout.

Un éclat de rire douloureux et moqueur partit derrière elle.

—Ah! mes beaux chercheurs de trésors, dit Rebec, vous avez bien perdu votre être aperçu, êtes vous convaincus maintenant? Cette bonne femme a la manie comme à la folie; elle ne sait pas ce qu'elle dit; elle est imaginaire; mais il faut être aussi fou qu'elle pour s'y laisser prendre. Enfin vous avez voulu chercher l'expérience, vous avez été transquilles, il est bien sûr que nous ne laisserons pas de trésors derrière nous!

—Mais, Rebec, dit Kretle, grand'maman vient encore de prononcer des paroles qui pourraient donner à penser. Il semblerait que le trésor fut caché ici, au pied de cette roche, aurait été transporté ailleurs, et peut-être....

—A tous les diables le coffret et celle qui s'en croit la maîtresse! s'écria Rebec avec vivacité. Qu'il ne soit plus question de ces sottises, ou je me fâche, à la fin!.... Voyons, partirons-nous?

Il n'y avait plus à répliquer. Schmidt ramassa ses outils, prit d'une main chacune sœurs, non sans regretter peut-être cette précipitation, prenant le bras de la grand' mère pour la ramener vers la maison. Mais Mme Dietrich résista de nouveau; elle posa ses cris aigus et trépigna comme un enfant en colère:

—Non, non, je ne veux pas partir, abandonner mon or! disait-elle; je ne veux pas partir, mes pauvres, malheureuse; je veux rester ici, je veux....

—Ah çà! faut-il donc que je m'en mêle! s'écria Rebec; un enfant au voix; bein! la grand'maman, allez-vous être méchante à présent?

Ce ton formidable imposait toujours à la vieille femme. Elle se calma tout à coup, et ses traits exprimèrent une frayeur puérile; mais en même temps le peu d'intelligence qui avait rayonné jusque là sur son visage disparut complètement. Elle baissa la tête, becbit les épaules et balbutia épouvantée:

—Je n'ai pas peur.... Ne me maltraitez pas.... je n'ai rien fait.

Kretle ne se méprit pas à ces signes bien connus.

—Plus d'espoir maintenant, dit-elle avec un soupir; la voilà retombée dans son imbécillité habituelle; tout est fini et bien fini pour cette fois.... nous pouvons partir.

On se dirigea vers la maison; Mme Dietrich se laissait conduire, en rechignant avec timidité; Schmidt et Rebec formaient l'arrière-garde, et le fermier expliquait à son compagnon ce qu'il appelait les *bêtises* de la grand'mère.

Comme l'on traversait l'enclos, un poliisson d'une dizaine d'années, pieds nus, vêtu seulement d'une chemise et d'un pantalon de toile apparut à la trouée d'une haie voisine; il courut en gambadant vers Julia, qu'il arrêta par ses mains.

—Demoiselle Julia, dit-il en patois, d'un air à la fois railleur et mystérieux, venez donc un moment par ici.... Il y a quelqu'un qui voudrait vous dire adieu.

Et il désignait un verger situé de l'autre côté de la haie.

—Ah! c'est toi, Pierre? dit Julia étonnée dans la même langue. Qui me demande? Serait-ce ta sœur Joséphine, par hasard?

—Peut-être bien, répliqua le paysan.

Joséphine était une jeune fille de l'Arche, autrefois amie des demoiselles Rebec, mais qui avait cessé de les voir depuis le malheur de Kretle. Julia fut choquée de cette invitation.

—Eh bien! reprit-elle sèchement, ta dire à Joséphine que, si elle veut me dire adieu, elle me trouvera tout à l'heure à la maison avec mon père et ma sœur.

—Y pensez-tu, Julia? interrompit Kretle, à qui pourtant cette humiliation avait fait monter le rouge au visage; c'est toi, toi seule que l'on veut voir.... tu ne peux refuser la preuve d'estime et d'affection que l'on dédaigne de nous faire, ma sœur.

—Mais, Kretle, je ne trouve pas convenable....

—Chère Julia, c'est probablement un désir ardent que vous allez vous dire, Joséphine et toi; ne dédaigne pas cette dernière marque de sympathie que j'ai universelle en d'autres circonstances. Va, va je t'en prie.

—Qu'entendez-vous, Pierre? demanda Julia.

—Que ce que vous savez, mamzelle Julia, ma sœur désirerait bien vous voir.

Cette insinuation parut toucher la jeune fille.

—Si tu le crois, Pierre, dit-elle, je vais y aller.

—Ah! mamzelle, ma sœur Joséphine, elle vous aime bien, et elle veut me dire adieu, elle me trouvera tout à l'heure à la maison avec mon père et